

DANIEL CROZES

LE REBOUTEUX DES MONTAGNES

ROMAN

ROUERGUE

Présentation

En ce tournant du vingtième siècle, chaque jour de singuliers visiteurs se pressent au village de Nasbinals, en Aubrac. Allongés sur des voitures attelées, soutenus par des béquilles de fortune, claudiquant avec peine, blessés et éclopés viennent quémander secours auprès d'un homme dont la renommée a depuis longtemps franchi les frontières de cette contrée montagnaise. Pierrounet est un rhabilleur, un rebouteux autrement dit. Dès son jeune âge, lorsqu'il a commencé à accompagner les troupeaux à l'estive, son don naturel s'est exprimé auprès des bêtes. Peu à peu, dans cette campagne isolée, hommes et femmes ont pris l'habitude de se tourner vers lui pour une entorse, une luxation voire une fracture. Aujourd'hui, l'on vient le consulter de fort loin, de Rodez, de Béziers, d'Albi, et même de Paris. Cette popularité, tous ne la voient pas d'un bon œil. Bertrand Miquels, un jeune médecin établi en Aveyron après des études à Toulouse, confronté depuis ses débuts à la négligence et à l'absence d'hygiène aux conséquences souvent dramatiques, décide de s'attaquer au charlatanisme à travers Pierrounet...

Dans ce roman inspiré d'une histoire vraie, Daniel Crozes nous raconte le combat de deux médecines, moderne et populaire, scientifique et empirique. Le procès de Pierrounet fait écho à des débats qui n'ont cessé d'agiter la société depuis l'émergence de la médecine moderne. Et si soigner peut être un don, ce roman nous rappelle qu'il peut aussi, dans la vie d'un homme, être une épreuve.

Historien et romancier, Daniel Crozes est l'auteur de plus de cinquante ouvrages, tous publiés aux Éditions du Rouergue. Son dernier roman paru est *L'homme qui chaussait du 62* (2019).

Graphisme de couverture : Cédric Cailhol
Photographie de couverture : © Christian GUY/hemis.fr
© Éditions du Rouergue, 2020
www.lerouergue.com

DANIEL CROZES

LE REBOUTEUX
DES MONTAGNES

ROMAN

L'estive au
ROUERGUE

Avertissement

Ce roman est « librement » inspiré de la vie de Pierrounet de Nasbinals,
Pierre Brioude (1832-1907), cantonnier et rebouteux de l'Aubrac.

Les cloches de l'église romane sonnaient six heures. Les coqs s'égosillaient devant les poulaillers ou au milieu des basses-cours et les chiens de garde qui tiraient sur leurs chaînes leur répondaient à leur manière, bruyamment et parfois même furieusement, alors que des chevaux hennissaient dans les écuries du bourg et que des vaches meuglaient dans les proches prairies. Nasbinals s'éveillait. L'aurore pointait à peine. Des étoiles scintillaient dans le ciel qu'un croissant de lune éclairait d'une lumière bien pâle, disparaissant à intervalles réguliers sous des nuages blancs qui couraient sous l'effet du vent. Un orage avait éclaté la veille, dans l'après-midi, entraînant aussitôt une dégringolade des températures sur ce plateau de l'Aubrac dont l'altitude s'étagait entre 1 000 et 1 400 mètres. Le ciel s'était dégagé dans la soirée lorsque les derniers nuages couleur d'encre s'étaient éloignés en direction de la Margeride. Cette

journée de juillet 1903 promettait d'être belle malgré la fraîcheur persistante.

À l'instant où l'horloge de l'église piquait six heures, une jardinière traversait la localité pour rejoindre la maison de Pierre Brioude, que les habitants de Nasbinals appelaient familièrement Pierrounet. Cet homme célèbre bien au-delà de l'Aubrac était un rhabilleur fameux. Depuis plus d'un demi-siècle, on le sollicitait pour des entorses, des luxations, des contusions, des fractures. Il soulageait aussi bien les hommes, les femmes et les enfants que les bœufs, les vaches, les veaux et même les chevaux, pourtant très difficiles à soigner. Ce matin d'été-là, la jardinière transportait le propriétaire d'un domaine des environs de Nasbinals qui possédait également une montagne où son troupeau d'aubracs passait les cent quarante-deux jours de l'estivage. L'orage avait effrayé deux veaux qui s'étaient démis une patte en essayant de retrouver leur mère. Après la traite du soir, le cantalès, chef de l'équipe et du buron après Dieu, avait dépêché le mousse auprès de son patron. Alphonse Champredonde avait considéré que l'heure était bien trop avancée pour prévenir Pierrounet et le conduire avec sa jardinière auprès du troupeau. Mais il n'avait pas attendu les lueurs de l'aube pour atteler l'une de ses juments du Perche, prendre la direction de Nasbinals. Il souhaitait emmener Pierrounet sur sa montagne avant qu'il commence ses premières « consultations » de la journée. Ses « patients » avaient la réputation d'arriver de bonne heure pour être les premiers à être accueillis

dans sa demeure puis à être soignés. À son passage, à proximité de l'église, Émilien Batifol et l'un de ses employés le saluèrent d'un geste amical. Ils balayaient avec entrain la terrasse de l'hôtel du Levant jonchée de feuilles après l'orage de la veille. Gendre de Pierrounet, Émilien Batifol avait construit l'hôtel du Levant avec son épouse pour y héberger les nombreux patients qui accouraient de Bretagne, du Languedoc, de Provence, de Paris et même d'Amérique pour consulter le rebouteux de l'Aubrac. Deux établissements concurrents recevaient également les « éclopés » – comme les avaient surnommés les Nasbinalais – qui demandaient avec insistance à Pierrounet de les rhabiller avant de reprendre un express à Aumont-Aubrac pour Clermont ou Béziers. Le forgeron et son apprenti s'affairaient déjà sous le bâtiment abritant le travail à ferer les bœufs et les chevaux autour d'un animal qui paraissait récalcitrant. Alphonse Champredonde les gratifia d'un bonjour sonore sans lâcher les guides et en pressant l'allure de sa jument.

Pierrounet habitait à quelques centaines de mètres du foirail, en direction d'Aumont. Champredonde arrêta l'attelage sous les hêtres qui se dressaient en bordure de la murette de pierres délimitant la propriété du rebouteux. Il était le premier arrivé ; il s'en félicita dans l'instant. Les copieuses averses de la veille et l'incertitude du temps avaient sûrement dissuadé les patients de se mettre en route dans le milieu de la nuit pour pouvoir rejoindre Nasbinals à pied, à cheval ou avec un attelage. Il descendait de la jardinière

quand Pierrounet apparut à l'une des fenêtres du premier étage, alerté par le grincement des roues et le cliquètement des fers sur les cailloux, ainsi que par les ordres donnés par Alphonse à sa jument. Cette visite matinale ne l'étonna pas. Il s'attendait à ce que des éleveurs se présentent dans la matinée pour l'entraîner sur les montagnes, auprès de leurs troupeaux que leurs buronniers ne savaient peut-être pas soulager. Quelques paroles suffirent à convaincre le rebouteux qu'Alphonse avait besoin de ses services ; il ne rechigna pas à le rejoindre. À soixante et onze ans, il ne refusait jamais un déplacement ni une sollicitation malgré une existence laborieuse partagée entre les domaines de l'Aubrac, où il avait travaillé depuis son enfance jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, et la nationale de Nasbinals à Marvejols, où l'administration des Ponts et Chaussées l'avait affecté alors à l'entretien, comme cantonnier. L'homme avait conservé le charme de sa jeunesse, des prunelles pétillantes de vivacité et d'un bleu profond, la douceur de son regard, le collier de barbe qui était devenu presque légendaire auprès des Nasbinalais, des habitants de l'Aubrac et de nombre de ses patients. Il avait conservé sa stature et sa musculature de travailleur, des épaules carrées, une vigueur étonnante grâce à laquelle il était toujours en capacité de soulager les souffrances des hommes et des animaux qu'il continuait à manipuler avec dextérité et puissance. Depuis la chaussée, Alphonse le regarda traverser sa courette à une allure modérée et tranquille trahissant son caractère d'homme pacifique. Il

était presque élégant avec son feutre noir qui cachait ses cheveux blancs, son pantalon de coutil, ses chaussures montantes que le forgeron avait ferrées et qu'il portait toute l'année, sa blouse de paysan, sombre, ample et plissée, qui dissimulait une chemise de toile épaisse et sa ceinture de flanelle qui le protégerait tout à l'heure de la fraîcheur sur la montagne. Les deux hommes se connaissaient depuis toujours, originaires tous deux de Nasbinals. Alphonse, son cadet de vingt ans, estimait Pierre Brioude ; il l'admirait et le vénérât presque, comme nombre d'éleveurs de l'Aubrac. Ils se saluèrent avec chaleur puis se hissèrent sur la jardinière tandis que deux hommes jeunes et une femme bien plus âgée et claudicante, les premiers patients de la matinée, pénétraient dans la courette et s'installaient sous les arbres. De la voix puis du fouet sur la croupe, Alphonse Champredonde ordonna à la jument de manœuvrer et de rebrousser chemin pour traverser Nasbinals et prendre la direction du village d'Aubrac. Une journée ordinaire débutait pour Pierrounet.

Une fois disparus les dernières maisons de Nasbinals et les potagers qui les entouraient, un immense paysage se déroula devant eux, qui ne manquait jamais de fasciner le rebouteux. Les pâturages d'altitude s'étendaient à perte à vue jusqu'à l'horizon, couronnés de forêts ou de roches grises ou parfois même d'un arbre esseulé, sillonnés de murets de pierre qui délimitaient les propriétés et de chemins – les drailles – qu'empruntaient les troupeaux. Les taureaux, les vaches, les

génisses et les veaux de l'année qui broutaient l'herbe depuis le printemps n'étaient que de minuscules têtes d'épingle au cœur de ces hauts plateaux, battus par le vent même en été, où les herbages occupaient tout l'espace. Au milieu des bestiaux, les hommes s'y installaient du 25 mai au 13 octobre ; ils séjournèrent dans des bâtisses massives et sombres parsemant de taches grisâtres l'herbe si verte de la Saint-Jean qui devenait souvent jaunâtre à la Saint-Jacques en l'absence de pluie. Les burons accueillirent le personnel qui s'occupait des troupeaux et fabriquait le fromage de Laguiole-Aubrac, l'une des richesses de l'Aubrac avec les bœufs dressés et les bourrets de l'année. On les distinguait en bordure d'un chemin, dans une combe abritée. Leurs toitures de lauses, disposées en écailles de poisson et ruisselantes après les averses de la veille, scintillaient sous les rayons du soleil qui s'élevait peu à peu de l'horizon. C'était un spectacle dont Pierre Brioude ne se lassait jamais.

Les montagnes, les troupeaux, les buronniers dont il pressentait la présence, les tintements des cloches des vaches meneuses qu'il imaginait dans les lointains : tout réveillait, chez Pierre Brioude, des brassées de souvenirs qui l'émouvaient chaque fois qu'il se rendait sur les montagnes pour y rhabiller une vache, un veau, un taureau. Le temps s'était-il donc écoulé aussi vite ? Il se revoyait dans ces mêmes paysages, en compagnie de son père au moment de la montée des troupeaux à l'estive, le 25 mai 1842. Il n'avait pas dix ans. Comme les enfants de son âge, ses parents l'avaient placé sur

une montagne de l'Aubrac pour les cent quarante-deux jours de l'estivage. Il en ramènerait quelques pistoles – les pièces de dix francs – destinées à compléter les revenus de la famille. Les Brioude étaient des paysans sans terre qui entretenaient trois à quatre vaches sur une parcelle de communal que la municipalité leur avait attribuée et qu'ils exploitaient minutieusement. Ils avaient quatre enfants : deux garçons et deux filles. Pierre était le cadet. Il avait gardé très jeune les bêtes, quittant la salle de classe dès Pâques pour n'y retourner qu'à la Toussaint avec les premiers frimas. L'école n'était alors pas obligatoire. À dix ans, les élèves ne savaient pas tous lire et écrire. Les enfants étaient d'autant plus une charge pour les familles qu'ils étaient souvent sept, huit, neuf. Ces dernières préféraient les dépêcher dans un grand domaine qui acceptait de les embaucher comme bergers, du printemps à l'automne, même s'ils n'avaient que sept ou huit ans. C'était une tradition que personne ne contestait et à laquelle on ne dérogeait pas. Pierre Brioude s'était résigné à devenir mousse sur une montagne, regrettant de ne pouvoir poursuivre l'apprentissage de la lecture et de l'écriture qu'il avait entrepris sous la conduite de l'instituteur laïque de Nasbinals, un homme rigoureux et passionné. Il s'intéressait tellement à l'histoire de l'Aubrac et de la Lozère qu'il leur avait présenté d'une manière détaillée la fondation de l'abbaye d'Aubrac et ses défrichements, qui avaient transformé en pâturages d'altitude les hauts plateaux boisés et rudes qu'eux, ses élèves, ne tarderaient pas

à connaître quand ils travailleraient dans les burons et qu'ils arpenteraient avec leurs petites jambes à la recherche d'un veau égaré. Les révélations du maître d'école sur l'abbaye d'Aubrac, distante d'une dizaine de kilomètres seulement de Nasbinals, le jeune Pierre les avait précieusement conservées dans sa mémoire après son départ de l'école primaire où il avait pu apprendre à écrire et à lire. Sur les montagnes, il avait imaginé les pèlerins de Saint-Jacques en partance pour Compostelle depuis les grandes plaines des Flandres et du nord de la France, traversant les immenses forêts d'Aubrac sous la menace des loups, des brigands et des tempêtes. Il en avait frissonné d'émotion.

Comment oublierait-il cet après-midi du 25 mai 1842 ? Il quittait Nasbinals et sa famille pour rejoindre les pâturages d'altitude et un monde inconnu. À l'occasion de l'un des marchés aux bestiaux du bourg, son père avait conclu un contrat avec un propriétaire de montagne qui possédait un domaine dans la vallée de l'Aveyron. Le troupeau avait effectué le voyage en deux jours avec une étape à Saint-Côme-d'Olt et n'était parvenu au buron que dans le courant de l'après-midi du 25 mai. Il n'y avait pas eu de traite du soir ; les hommes s'étaient couchés de bonne heure sur des paillasses rustiques, fourrées de feuilles sèches et alignées dans le grenier comme dans un dortoir d'internat. Le gamin avait eu des difficultés à s'endormir. Ses voisins ronflaient alors que les rats organisaient une sara-bande sur le plancher. Malgré la rudesse et la longueur des journées, les caprices du temps et le dépaysement,

il n'avait pas eu trop à se plaindre de sa première saison. Le cantalès était un homme taciturne et bourru mais paternel. S'il ne l'avait pas ménagé, ne le dispensant malgré son âge d'aucune des tâches qui étaient dévolues aux adolescents de quatorze ou quinze ans engagés comme moussettes, il n'avait pas cherché à l'humilier comme certains cantalès que ses camarades de classe maudissaient pour leur cruauté et qui les tyrannisaient. Debout avant l'aube, couché à la nuit, Pierrounet avait consacré ses journées à la surveillance des veaux à travers la montagne et à nombre d'activités que ses compagnons d'estivage rechignaient à assumer : charrier des seaux d'eau depuis la source jusqu'à la salle commune, nettoyer la vaisselle, alimenter les auges des cochons en petit-lait, éplucher les légumes pour la soupe, aider le bédéliier pour la lessive. Il avait appris à marcher pieds nus sur le pâturage, retroussant son pantalon de bure jusqu'au genou lorsque l'herbe épaisse ruisselait de la rosée du matin, les réchauffant dans les bouses que lâchaient les vaches après la traite en s'égaillant à travers la montagne. Un chapeau enfoncé sur ses cheveux coupés court qu'il emprisonnait dans un mouchoir rouge à carreaux dès que le vent se déchaînait, enveloppé dans une longue limousine quand la pluie s'abattait sur l'Aubrac, équipé d'un bâton d'alisier, il avait assuré sa mission de mousse de son mieux en affrontant les gelées blanches des matinées de printemps et d'automne, les averses de grêlons et de grésil, les orages d'été qui étaient terribles et souvent meurtriers sur les plateaux, dispersant le

troupeau qu'il convenait ensuite de rassembler autour du parc à veaux pour la traite après une marche épuisante. Pendant ses heures de surveillance des veaux, au cœur de l'estive, il avait découvert les richesses de la nature, observé les scarabées farfouiller dans les bouses et les rapaces tournoyer à la recherche d'un campagnol sur lequel ils fondaient ensuite pour s'en emparer dans leurs serres et l'emporter. Pierre avait rapidement apprivoisé les veaux, capable de les distinguer à une particularité physique, de les appeler par leur nom. Il leur avait même manifesté une certaine tendresse grâce à laquelle il avait instauré avec eux une complicité qui avait stupéfié les buronniers plus habitués à les rudoyer qu'à les cajoler. Il recherchait la présence des veaux quand l'éloignement de sa famille devenait trop pesant, que la solitude et de sombres pensées l'assaillaient dans l'immensité des herbages. Après la descente du troupeau, le 13 octobre, tandis que l'automne arrivait avec son cortège de brouillards, d'averses et de gelées blanches, Pierre Brioude avait retrouvé avec soulagement la demeure familiale à la toiture de chaume, aux murailles épaisses et rassurantes, à la cheminée fumante et réconfortante, ses parents, son frère et ses sœurs puis l'école où il avait continué à apprendre les rudiments de la lecture et de l'écriture. Toutefois, il n'avait point rechigné à retourner sur la montagne au printemps suivant pour y rejoindre le cantalès taciturne qui les gratifiait d'un morceau de fourme à trois ou quatre reprises durant la saison alors qu'il leur était interdit d'en manger, le pastre à la jambe

raide et le bédéliier bègue qui chiquait à longueur de journée mais, surtout, « son » troupeau et les veaux de l'année qu'il était tellement impatient de connaître. Une vocation s'était-elle affirmée ? Peut-être.

Pendant les cinq kilomètres séparant Nasbinals de la montagne d'Alphonse Champredonde près de la Croix des Trois-Évêques, les deux hommes n'échangèrent pas une parole. L'éleveur songeait au troupeau et au revenu qu'il pourrait procurer cette année si aucune maladie ne le frappait avant l'automne ; le rebouteux se rappelait son apprentissage de buronnier. Il avait franchi tous les échelons de la hiérarchie des masucs à une rapidité qui avait dérouté jusqu'à ses parents. Il avait été promu bédéliier après deux années seulement comme mousse, déchargé désormais des tâches ménagères et ne s'occupant que des veaux. Il était ensuite devenu le pastre de l'équipe, secondant le cantalès pour effectuer les deux traites de la journée et la fabrication des fourmes, si importante puisqu'elle constituait pour le propriétaire du troupeau l'essentiel du revenu annuel avec les ventes des veaux. Un fromage mal égoutté, ou marbré après l'affinage, et c'était la mévente assurée, tellement redoutée, mais surtout une réputation de buronnier écornée auprès des exploitants de pâturages d'altitude et une carrière compromise. Observateur, perspicace, appliquant les conseils de ses maîtres en essayant de les améliorer, approchant facilement les animaux pour instaurer ensuite avec eux une relation de confiance

à laquelle ne parvenaient jamais certains buronniers après vingt à trente années de carrière, Pierre Brioude avait le « biaïs », comme le soulignaient les propriétaires de troupeaux, les exploitants des montagnes et les cantalès expérimentés, c'est-à-dire une disposition particulière pour s'occuper des animaux. Ses différents patrons, aussi bien à l'estive que dans les fermes en hiver, l'avaient remarqué. À dix-sept ans, Pierre Brioude était devenu cantalès ! On avait commenté cet événement sur les marchés aux bestiaux de Nasbinals, Saint-Urcize, Lacalm et Laguiole jusqu'à Aumont et à Mende, dans les auberges et dans les familles de l'Aubrac. Ses parents en étaient fiers. On comparait sa nomination à une promotion de colonel à vingt-sept ou à trente ans. Sa première campagne de cantalès s'était terminée à l'automne 1849 avec les meilleurs résultats que pût attendre un exploitant de montagne. Non seulement la production des fourmes de Laguiole-Aubrac répondait aux espérances du propriétaire, mais il avait restitué des veaux de l'année bien conformés et qui avaient largement profité de leur séjour à l'estive, ainsi qu'un troupeau sans problème sanitaire. Certes les bêtes n'avaient pas manqué d'herbe, mais il les avait entourées d'attentions spéciales qu'il avait exigées de son équipe. Maître du buron après Dieu, grand-prêtre du fromage et guide du troupeau pendant cent quarante-deux jours ? Il pouvait difficilement imaginer de meilleure position sociale à dix-sept ans et il en était tout éberlué, bien conscient qu'il allait provoquer des jalousies. Comment était-ce possible ?

À sa descente de la montagne, cet automne-là, les éleveurs se l'étaient âprement disputé pour s'occuper de leur troupeau pendant la période hivernale. Il avait été embauché par le propriétaire d'une grande exploitation de Saint-Laurent-de-Muret, modeste commune de l'Aubrac entre Nasbinals et Marvejols. Comme il n'y avait pas de vétérinaire à des kilomètres à la ronde, les éleveurs comptaient sur les cantalès d'hiver, leurs connaissances des bêtes, leurs recettes empiriques et leur expérience pour préserver les qualités sanitaires de leur troupeau, appliquer des remèdes efficaces à d'éventuelles maladies, surveiller les vêlages pour qu'il y ait le moins de mortalité possible. Mais leurs exigences étaient telles que l'adolescent s'était demandé avec anxiété s'il ne décevrait pas son patron ; il manquait singulièrement de pratique, à dix-sept ans, même s'il s'était perfectionné au contact des cantalès qu'il avait rencontrés sur les estives. Dès le premier hivernage à Saint-Laurent-de-Muret, il n'avait pas démerité. Pas de brucellose, pas de fièvre aphteuse, pas de coliques intempestives. Son patron pouvait être d'autant plus satisfait que le jeune Pierre Brioude, déjà appelé familièrement Pierrounet ou Pierrounel partout où il travaillait, avait rhabillé les petits veaux qui avaient gambadé dans les devèzes trop fougueusement dès les premières sorties de l'étable, en compagnie de leurs mères, et qui avaient été victimes d'un accident : luxations ou même fractures d'un membre. Les cantalès d'hiver ou d'été n'en avaient pas tous la capacité. Dès son premier d'hiver de cantalès à

Saint-Laurent-de-Muret, des voisins de son patron l'avaient sollicité et n'avaient eu qu'à se féliciter de ses talents. Les hivers suivants, sa réputation étant déjà établie, les éleveurs s'étaient déplacés des alentours pour qu'il accepte de rhabiller des bestiaux blessés dans leurs étables ou leurs prairies. Son patron ne s'y était point opposé, permettant à son jeune cantalès de s'éloigner du domaine pendant deux ou trois heures pour manipuler une génisse, un veau, un bœuf. Premier adjoint au maire, il avait compris où étaient ses intérêts et il était convaincu que les éleveurs de la commune n'oublieraient pas, à l'occasion des prochaines élections municipales, les services que son précieux employé leur avait rendus d'autant plus qu'il les avait toujours dispensés gracieusement. Pierrounet n'avait jamais demandé de rémunération à quiconque. Une tournée à l'auberge le dimanche après la grand-messe ou souvent même un casse-croûte après les vêpres l'avaient amplement récompensé, et il n'avait pas souhaité plus. Apprécié par ses patrons et ses voisins, heureux de constater qu'il réussissait à soulager les animaux – principal capital des éleveurs –, il n'avait nullement cherché à compléter son salaire de cantalès. À l'époque, déjà, il considérait que regarder gambader ou marcher de nouveau des animaux blessés suffisait à le récompenser. Il n'avait jamais transgressé ce principe.

Avant la Croix des Trois-Évêques, Alphonse abandonna la route de Nasbinals à Aubrac pour s'engager

sur un chemin qui serpentait à travers un immense pâturage et qui les emmena jusqu'au buron. Il arrêta la jardinière sous l'un des deux grands sureaux noirs qui se dressaient à proximité du bâtiment principal, réservé à la fabrication des fourmes et au logement des saisonniers, dont la présence avait l'avantage de rafraîchir la cave à fromages pendant les périodes de grandes chaleurs. À deux ou trois cents mètres de là, le cantalès et le pastre procédaient à la traite du matin. Ils s'étaient installés près du parc où les veaux avaient été rassemblés pour la nuit, constitué de barrières de branches fabriquées par les buronniers et qui les protégeaient du vent. À leur approche, ils se levèrent pour rejoindre la gerle – récipient de cent à cent vingt litres destiné à recevoir le produit de la traite – où ils vidèrent leur seau en bois puis ils les saluèrent sans paroles superflues en enlevant leur chapeau bosselé et crasseux, par déférence au propriétaire du troupeau et du pâturage mais surtout à Pierrounet que les buronniers de l'Aubrac, dans leur majorité, considéraient comme le plus illustre et le plus fameux d'entre eux. L'instant d'après, les deux trayeurs s'asseyaient de nouveau sur leur tabouret rustique puis déposaient leur seau sous le pis d'une vache où le veau avait commencé à « amorcer » l'arrivée du lait. L'animal n'avait droit qu'à une seule gorgée à chacun des trayons avant que le bédéliier ne l'en prive d'autorité pour que l'essentiel du lait puisse couler dans le seau. La croissance des veaux n'était pas la priorité des buronniers, qui s'appliquaient à produire la plus grande quantité possible

de fromages au cours de la saison. Pierrounet avait toujours regretté ce principe et surtout la méthode, considérant qu'elle était cruelle et injuste pour le veau. Ce matin-là, il remarqua que rien n'avait changé sur les estives depuis qu'il avait abandonné la profession de buronnier. Ni les gestes. Ni les ordres. Ni le silence des hommes souvent rompu par des injures dès qu'un animal n'obéissait pas. Il constata, par ailleurs, que le bédéliier et le mousse n'avaient toujours pas de chaussures, que leurs vêtements étaient rapiécés, que les visages étaient marqués par la rudesse du quotidien comme pendant son adolescence.

Il ne demeura bientôt dans l'enclos que les deux veaux ramenés par le bédéliier et le mousse après l'orage lorsque le troupeau avait été regroupé pour la traite du soir. Couchés dans l'herbe, meuglant faiblement parce qu'ils étaient impatients de rejoindre les mamelles de leur mère mais ne le pouvaient pas, ils n'étaient pas en capacité de marcher. Quand le rebouteux pénétra dans l'enclos dont l'herbe avait été piétinée, ils ne bronchèrent pas et cessèrent même leurs meuglements comme s'il les mettait en confiance par sa seule présence. Il s'approcha du premier et observa qu'il s'agissait d'une femelle. Sans qu'il eût besoin de les interroger, le bédéliier et le mousse se pressèrent d'indiquer qu'elle s'appelait Lebretta. Un genou à terre, sans se soucier des déjections qui parsemaient l'herbe et saliraient son pantalon, il s'adressa à Lebretta en langue d'oc et à voix basse mais douce. Il promena ensuite sa main droite et surtout son

pouce d'une dimension presque légendaire, puisqu'il recouvrait facilement une pièce de cinq francs, sur la colonne de l'animal, s'attardant sur les articulations. Il découvrit la tête humérale qui s'était déboîtée et la repoussa dans sa cavité naturelle. Maintenant, les buronniers et Alphonse Champredonde l'entouraient. Même s'ils avaient assisté souvent à cette scène, ils ne s'en lassaient pas et étaient toujours admiratifs devant un savoir-faire bien mystérieux. Il y avait comme de la magie dans ses gestes. De la sorcellerie ! claironnaient même les rationalistes qui refusaient d'admettre les capacités naturelles de Pierre Brioude à soulager hommes et animaux. Les saisonniers et le propriétaire entendirent des craquements et des meuglements puis constatèrent que l'animal se dressait soudain sur ses pattes et courait jusqu'à l'entrée de l'enclos où sa mère l'attendait. Bédéliet et cantalès rejoignirent la vache et son veau pour la traite alors que le rhabilleur s'intéressait au deuxième animal, un mâle se nommant Marquisou. Il procéda de la même manière puis le veau retrouva sa mère quelques minutes plus tard avec le même empressement que Lebretta, comme s'il ne s'était jamais blessé. Lorsqu'il se redressa, satisfait, Pierrounet affichait un grand sourire et murmura la phrase qu'il avait l'habitude de prononcer depuis plusieurs décennies aussi bien devant les animaux que les hommes après les avoir soulagés de leurs souffrances : « Pécaïre ! Ce n'est rien. Dans un moment, il n'y paraîtra plus et tu seras agile comme avant... »

Alphonse le remercia chaudement, tapota d'un geste amical son épaule. Il était plus détendu qu'à son arrivée. Accoudés au montant de la barrière, ils regardèrent le troupeau s'égailler à travers l'estive tandis que le pastre et le cantalès terminaient la traite des deux vaches dont les veaux folâtraient de nouveau autour d'elles pour leur plus grand plaisir. Pour les habitants de l'Aubrac, le troupeau avait autant d'importance que leur famille. Il constituait l'un des éléments du patrimoine avec les champs, les prairies de fauche, les devèzes pour les bœufs de travail, les estives, les bâtiments d'exploitation et la demeure ancestrale. C'était la deuxième famille de l'éleveur, un symbole de sa réussite et de son savoir-faire. Le rebouteux en était bien conscient. Recherché pour sa connaissance des animaux, son expérience de cantalès, des propriétaires sollicitaient son arbitrage à l'occasion du marché aux bestiaux de Nasbinals si un maquignon ou même un simple acheteur contestait la conformation d'une paire de bœufs, d'un taureau destiné à la reproduction ou d'une génisse, prétextant une malformation pour essayer de les gruger. Appréciant depuis toujours la compagnie des animaux, Pierrounet avait acheté des pâturages proches de la bourgade, destinés chaque année à l'engraissement de quelques vieilles vaches qu'il se procurait dès le printemps et revendait à la Toussaint. À l'image d'Alphonse, les propriétaires de grands domaines appréciaient la pertinence de ses jugements au point qu'ils le considéraient comme l'un des leurs ; il en éprouvait une certaine fierté.

Les deux hommes retournèrent à l'attelage, sans se presser. La jument s'impatientait, hennissant à intervalles réguliers, secouant la crinière et grattant la terre battue de la pointe de ses sabots ferrés. Alphonse avait emporté des provisions dans une panier entreposée à l'arrière de la jardinière. Il les transporta à l'intérieur de la salle commune et les déballa sur la table avant de ranimer le feu en soufflant sur les braises avec le buffadou et de l'alimenter avec des branches mortes que le mousse avait déposées près du foyer. Dès qu'il pénétrait à l'intérieur d'un buron, c'était fréquent à cette saison, le rhabilleur ressentait toujours de l'émotion. Il retrouvait les odeurs familières, entremêlées de fumée, de petit-lait aigre et de bouillon de légumes, de lard jaune et rance dont un morceau était accroché à l'une des poutres noircies. Il se revoyait, mousse, activant le feu à la demande du cantalès, rapportant des fagots et du bois sec pour recharger le foyer, rangeant la vaisselle du repas, nettoyant la table rustique avec un chiffon gras et épluchant les légumes pour la soupe. Pendant son enfance, il n'imaginait pas qu'il aurait plus tard l'occasion de fréquenter souvent les burons comme rhabilleur et de partager une collation en compagnie des hommes avec l'exploitant de la montagne ou le propriétaire du troupeau. Car chacune de ses incursions sur les pâturages d'altitude pendant l'estivage s'achevait autour d'une collation, quelle que soit l'heure de la journée. Les buronniers y étaient parfois associés s'ils étaient disponibles à ce moment-là, comme en ce matin d'été où ils revenaient au buron

après la traite. Les éleveurs, soulagés et heureux que Pierrounet s'occupe de leurs bêtes, ne se contentaient pas de le remercier avec une simple collation. Ils le gratifiaient également d'une tranche de fromage, des meilleurs morceaux du cochon au moment où ils le sacrifiaient s'ils habitaient Nasbinals ou dans les environs immédiats, d'un lièvre ou de bécasses à la période de la chasse, de truites pêchées dans les ruisseaux alentour. Ils étaient toujours reconnaissants. Pierrounet n'avait jamais manqué de rien pour élever ses enfants.

L'arrivée des hommes et de leur attelage l'arracha soudain à ses réflexions. L'instant d'après, le cantalès et le pastre apportaient près de la cheminée le produit de la traite contenu dans la gerle de bois. Le récipient débarrassé du lourd couvercle, le cantalès entreprit de mélanger la présure au lait après un savant dosage, sous le regard intéressé de Pierrounet qui avait exécuté ce geste si essentiel pour la fabrication du fromage durant ses huit saisons de chef du buron. La présure était élaborée par le cantalès dans ce même bâtiment grâce à la fermentation de caillettes d'agneaux ou de veaux que les exploitants de montagne se procuraient chez un boucher ou dans un abattoir. Il les découpait en petits morceaux qu'il mettait ensuite à macérer pendant deux semaines environ dans du petit-lait, du sel et de l'eau. De la présure obtenue dépendait la qualité du fromage. En observant le cantalès, Pierrounet ne manqua pas de se rappeler qu'il avait tâtonné dans ses débuts de chef du buron pour fabriquer la bonne présure capable de produire ensuite de bonnes fourmes,

malgré les recettes qu'il avait recueillies dans les estives où il avait travaillé avant d'être promu. Il avait également tâtonné pour pouvoir déterminer le dosage adéquat qui était fonction de la qualité du lait, changeante selon la période de l'estivage et bien souvent difficile à déterminer pour un débutant.

Le mélange présure-lait terminé, le cantalès remisa dans la cave à fromage le récipient de grès contenant la présure et les rejoignit. Habitué à présider les repas au buron, il s'installa en bout de table, face à Pierre Brioude. Alphonse avait apporté de quoi rompre avec la routine quotidienne : des tranches de jambon sec, de la saucisse sèche, du fromage d'automne qui avait été élaboré sur le domaine après la descente du troupeau, des pommes de terre cuites à l'eau, des oignons crus, deux bouteilles de rouge. En temps ordinaire, les buronniers buvaient parfois un bol de lait où ils trempaient du pain, mangeaient de la soupe et du lard mais ils s'efforçaient d'améliorer leur pitance en braconnant des truites dans le ruisseau, des lièvres et des lapins à travers l'estive. Ce casse-croûte exceptionnel, ils le dégustèrent en silence et n'écoutèrent que d'une oreille distraite la conversation d'Alphonse et de Pierre Brioude qui tournait autour du troupeau, de l'orage de la veille, de la fenaison qui se terminait, des prochaines récoltes de seigle et de pommes de terre, des derniers cours du bétail de boucherie et du fromage de Laguiole-Aubrac. Ils n'attendirent pas que les deux hommes achèvent leur collation pour poursuivre leurs tâches de la journée. Dès que le cantalès se fut essuyé

les lèvres d'un revers de main puis eut planté la pointe de son couteau dans la poutre située au-dessus de la table, les hommes l'imitèrent et quittèrent leur place sans discussion. L'instant suivant, ils avaient disparu. Alphonse rassembla alors ce qui demeurait des provisions qu'il avait apportées et les rangea dans un tiroir de la table pour les soustraire à la tentation des souris, nombreuses dans les burons où elles circulaient librement. Les deux hommes ne traînèrent pas. Ils grimperent sur la jardinière et la jument les conduisit à Nasbinals sous un soleil radieux qui devenait de plus en plus chaud alors que Pierrounet remâchait de nouveau ses souvenirs d'enfance, admirant un paysage qu'il considérait quelque peu comme son « royaume », subjugué par sa beauté et sa rudesse. Ce paysage était toute sa vie.

Stupéfiant ! Lorsqu'il revenait des estives ou même d'une ferme et arrivait devant sa maison, Pierre Brioude était toujours étonné de remarquer qu'on l'attendait fébrilement mais fidèlement et avec une opiniâtreté qui le surprenait. Ni la distance ni les caprices du temps ne rebutaient ses « patients ». Au lendemain de son mariage, déjà, lorsqu'il travaillait à l'entretien de la nationale Nasbinals-Marvejols, d'aucuns ne se contentaient pas de rejoindre la bourgade après sa journée pour le rencontrer ; ils n'hésitaient point à le solliciter sur la nationale dans la matinée ou l'après-midi. Délaissant sa masse, sa faucille ou sa pioche, il examinait le blessé qu'il soignait sur l'herbe du bas-côté, souvent au milieu de la chaussée, ou sur l'attelage qui l'avait conduit. Depuis près d'un demi-siècle, il avait observé qu'il y avait beaucoup de conviction et d'espérance parmi les hommes et les femmes qui le consultaient. Ils comptaient sur son expérience, son

savoir-faire, son doigté pour les soulager, les guérir puis les remettre sur pied. Conscient de ses responsabilités, il redoutait de les décevoir et en éprouvait la même angoisse malgré les années. Des questions le taraudaient. Et si ses pouvoirs naturels se ratatinaient, comme une pomme au printemps ? Et si son énergie faiblissait peu à peu puis l'abandonnait de manière irréversible au fur et à mesure qu'il s'enfoncerait dans la vieillesse ?

Lorsqu'ils traversèrent Nasbinals, il était déjà dix heures et demie. Sept personnes guettaient le rhabilleur à l'intérieur de sa courette, sous les ombrages pour se protéger du soleil qui devenait de plus en plus ardent. Au moment où la jardinière s'arrêta sur la chaussée et où il en descendit, un murmure de satisfaction parcourut aussitôt l'assistance. Enfin ! En traversant la courette, Pierrounet les gratifia d'un bonjour amical et sonore avant de pénétrer dans sa maison et de reparaître, un moment plus tard, après s'être débarrassé de son pantalon maculé de bouse et avoir nettoyé ses chaussures. Alors il demanda qui était le premier « patient » de la matinée. C'était une femme d'une soixantaine d'années dont il avait remarqué, avant de rejoindre la montagne d'Alphonse, qu'elle claudiquait en s'installant dans la courette. Il la précéda dans sa modeste demeure de granit et de basalte, coiffée d'une solide et belle toiture en lauses, qui se composait d'un rez-de-chaussée et d'un étage. La porte donnait sur une grande cuisine paysanne, équipée d'une cheminée spacieuse, d'une comtoise qui rythmait les

heures, d'une longue table robuste et de deux simples bancs. Des chandeliers en cuivre, une statuette de la Vierge, un crucifix, des pots à denrées représentant *L'Angélu*s de Millet s'alignaient sur le manteau de la cheminée, sous lequel deux bancs-coffres en fayard servaient de sièges aux parents Brioude à l'occasion des soirées hivernales. Pierrounet y entreposait aussi les drelhiers, ou bâtons de foire, taillés dans l'alisier, cravatés de cuir et trempés dans la chaux qu'il emportait parfois lorsqu'on le sollicitait sur les montagnes. L'intérieur était lumineux grâce à deux fenêtres, avenant et presque coquet grâce aux efforts de Rose que le jeune cantalès avait rencontrée à Saint-Laurent-de-Muret puis épousée à l'âge de vingt-cinq ans. Depuis la cuisine, une porte permettait d'accéder à une pièce plus petite, que les Brioude appelaient le salon mais qui s'était transformée rapidement en cabinet de consultation et même « salle d'opération ». Pierrounet y recevait ses « patients », les examinait, les manipulait, s'appliquait à atténuer leurs souffrances.

Tout avait commencé à Saint-Laurent-de-Muret alors qu'il n'avait pas encore vingt ans et qu'il était cantalès d'hiver. Des habitants de la bourgade puis de la commune, constatant qu'il avait le « biaux » pour remettre facilement sur pied les animaux, l'avaient convaincu qu'il pourrait procéder de la même manière sur les hommes et avec sûrement la même réussite. Il avait de la puissance, de la patience, de l'habileté et de la douceur, qualités requises pour un rebouteux. Saint-Laurent-de-Muret ne comptait aucun médecin.

Les blessés et les malades n'avaient pas d'autre choix que de prévenir le médecin de Nasbinals, localité distante de dix-huit kilomètres, ou alors son confrère de Marvejols qui était plus proche puisqu'une douzaine de kilomètres seulement séparaient Saint-Laurent-de-Muret et la sous-préfecture lozérienne. Les deux praticiens acceptaient rarement de s'y déplacer avec leur voiture à cheval, surtout entre la Toussaint et Pâques. Encerclés de sommets dépassant une altitude de 1 200 et parfois même de 1 300 mètres, le chef-lieu et ses fermes ressentaient l'isolement pendant la période hivernale. Ils étaient bloqués par des tempêtes et des congères pendant des semaines. Les hommes se blessaient parfois dans les étables en s'occupant de leurs animaux ou dans les granges en s'affairant autour des meules de fourrage, souffrant alors d'une simple entorse, d'une foulure, d'une luxation ou d'une fracture. Les accidents étaient ensuite nombreux dès que les éleveurs s'activaient à l'extérieur pour le domptage des bœufs, l'abattage des arbres qui étaient débités en billots pour le chauffage ou la réparation des murettes de clôture en pierres sèches dans les devèzes et les champs. Pierrounet n'avait pas l'habitude de refuser un service. Malgré son manque d'expérience, il avait considéré que « rhabiller » une femme, un homme, un enfant ou un vieillard n'était peut-être pas au-dessus de ses forces. Sans promettre de résultats probants pour qu'il n'y ait pas d'amère déception, il s'y était essayé et il avait souvent réussi. Il n'avait jamais prétendu être médecin ou chirurgien ni les remplacer. Il

ne possédait pas leurs connaissances anatomiques, procédant surtout par tâtonnements et déductions. À Saint-Laurent-de-Muret, dans la grande cuisine de ses patrons, il s'était contenté d'exercer au mieux ses talents. En l'espace de trois ou quatre années seulement, sa réputation de « magicien des os » s'était répandue à travers l'Aubrac et il avait poursuivi ses activités, en parallèle de sa profession de cantonnier, lorsqu'il s'était installé à Nasbinals au lendemain de son mariage.

La première patiente de la matinée avait effectué une marche de sept kilomètres, malgré sa claudication, pour rejoindre Nasbinals et consulter le rebouteux. C'était une paysanne de l'Aubrac, habituée à travailler durement dans sa maison et aux champs, à ne jamais se plaindre. Elle s'était blessée à l'intérieur de la grange en secondant son époux pour manœuvrer une charrette de fourrage qu'ils avaient déchargée. Elle souffrait, comme en témoignaient les crispations de ses mâchoires, son visage grimaçant. Pierrounet diagnostiqua sans surprise pour l'intéressée une luxation de l'épaule. C'était l'affection qu'il soignait le plus souvent. Il ne pouvait intervenir seul, sollicitant le concours de deux de ses classards. Gustave avait été forgeron ; Étienne, menuisier. Le rebouteux entrouvrit alors la fenêtre de son « cabinet » de consultation pour interpeller l'un de ses petits-fils qui s'amusaient près de la maison. Le gamin accourut à l'hôtel du Levant, le « quartier général » de Gustave et d'Étienne, qui discutaient sur la terrasse dans l'attente du signal de leur classard. La méthode